Resp Pf XVIII - 500 B

MÉTHODE

POUR

LE TRAITEMENT DE LA MALADIE

APPELLÉE

LA SUETTE,

INDIQUÉE par M. BOYER, Médecin Ordinaire du Roi, Docteur Régent de la Faculté de Paris, Professeur en Pharmacie, Censeur Royal, Membre de la Société Royale de Londres, envoyé par ordre du Roi à Beauvais pour y traiter cette Maladie en 1760.

LA Maladie Epidémique qui régnoit alors dans la ville de Beauvais, suivant les Observations de MM. les Médecins de la Ville, & celles que j'y fis depuis mon arrivée, est du même genre que celle qui régna en l'année 1747 dans les Villes de Beaumont-sur-Oyse, Chambly, & nombre de Paroisses circonvoisines : avec cette différence pourtant qu'elle est bien moins dangereuse, & moins généralement aiguë (1).

On ne doit imputer la mort de ceux qui en ont péri jusqu'à présent, dont le nombre est peu considérable (2), eu égard à celui des Malades, qu'au mauvais régime qu'ils ont gardé dans leur maladie, & à un préjugé invincible contre la saignée & contre les remedes convenables,

(1) Cette même Maladie régna à Sermaise en 1752, & y fut traitée avec succès par M. de Meyserey, Médecin ordinaire du Roi, qui publia aussi sa Méthode de Traitement, dans laquelle il cite, page 12, celle de M. Boyer, comme ayant constamment réussi.

(2) Nous avons eu grand nombre de Malades, & jusques à quinze cents tout-à-la-fois, & cependant nous n'avons perdu pendant tout le temps qu'elle a duré, que cent vingt personnes, encore la perte est-elle tombée sur ceux qui n'ont pas voulu se laisser conduire, qui se sont effrayés, ou qui étoient d'un très-mauvais tempérament.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ

qui ont ſauvé tant de milliers de perſonnes depuis trente ans que cette Maladie a paru pour la premiere fois en Picardie, d'où elle s'eſt répandue dans le Beauvaiſis, & eſt devenue, pour ainſi dire, familiere à ces Provinces, puiſqu'elle y reparoît chaque année, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, plus ou moins violemment, ſelon la conſtitution de l'année, l'intempérie de la ſaiſon ou la qualité des alimens, qui ſont les cauſes générales de toutes les maladies, ſur-tout des *Epidémies*.

Cette Maladie qu'on appelle vulgairement la *Suette* (1), ſans doute à cauſe des ſueurs copieuſes qui commencent avec elle, & qui l'accompagnent dans le même degré juſqu'à la fin, eſt ſuſceptible de guériſon quand on s'y prend dès le commencement.

Elle n'attaque pas, avec la même vivacité, tous ceux qu'elle afflige, ce qui doit être obſervé ſoigneuſement par rapport au traitement qu'il faut toujours proportionner au degré de vivacité de la fievre & des ſymptomes, comme on verra plus clairement dans une courte deſcription de la maniere dont elle ſe manifeſte.

La plupart de ceux qui ont été attaqués, l'ont été pendant la nuit; ils ſe ſont réveillés après deux ou trois heures d'un premier ſommeil avec une ſueur copieuſe, une chaleur des plus ardentes, le viſage enflammé, la langue blanche, le pouls dur, tendu, fort plein & lourd. *A ces accidens, qui ſont toujours les mêmes* dans ceux qui ſont attaqués le plus vivement, ſe joint une chaleur encore plus ardente vers le ſecond jour, plus ordinairement vers le troiſieme, à d'autres vers le quatrieme, avec une augmentation de fievre conſidérable qui eſt l'avant-coureur d'une éruption miliaire ſur toute l'habitude du corps, principalement à la poitrine, ſur le ventre, & aux extrêmités ſupérieures qui rendent ces parties graveleuſes comme du chagrin. Ces éruptions ſont ſouvent des phlictenes tranſparens, comme autant de petites veſſies pleines d'une ligueur blanche, qui ſont toujours l'eſpece la plus mauvaiſe, & dont le pronoſtic eſt toujours dangereux.

---

(1) La *Suette* eſt une Maladie originaire de la Baſſe Allemagne; elle paſſa en Angleterre, & s'y fit ſentir à différentes repriſes, juſques à la fin du dix-ſeptieme ſiecle. Elle eſt appellée en Latin *Sudor ſeu morbus Anglicus : cette Maladie eſt parfaitement bien* expliquée dans la premiere partie de la Pharmacie de Willis.

On remarque, en ſuivant les progrès & les effets de la *Suette*, dans les différens lieux où elle a régné, que cette Maladie a été moins dangereuſe, à proportion qu'elle s'eſt éloignée du Nord; qu'elle n'a jamais duré plus de ſix mois, & qu'elle a été quelquefois terminée en trois mois.

Ces éruptions ne ſont pas les mêmes dans tous ; pluſieurs ſont couverts, au même terme de la Maladie, des taches d'un rouge plus ou moins foncé ; elles ſont plus ou moins étendues & ſuperficielles ; on diroit d'un éryſipele univerſel : elles ſont plus générales, & moins dangereuſes que les premieres, mais les unes comme les autres le ſont toujours quand elles ne diminuent point la fievre & les autres accidens ; elles ſont ſymptomatiques, & doivent redoubler la méfiance, & ne point arrêter ceux qui ont à les traiter.

On voit par cette deſcription, que cette Maladie, dès ſon commencement, menace d'inflammation toutes les parties du corps ; que les parens, les amis, les gardes mêmes ont eu tort d'accabler les Malades d'un poids énorme de couvertures, de ne les alimenter que de vin mêlé avec de l'eau & des bouillons, quelquefois toutes les heures, de leur donner outre le mêlange de vin & d'eau qui leur ſervoit de tiſane, du vin pur avec du ſucre, de la thériaque, de l'orvietan & autres drogues cordiales qui ne doivent avoir lieu que dans les cas d'une extrême foibleſſe, & de les laiſſer outre cela, pendant tout le cours de la Maladie dans les mêmes linges pourris de ſueurs, dans une chambre exactement fermée, avec du feu.

Quel eſt l'homme le plus vigoureux qui pourroit dans la plus parfaite ſanté réſiſter à une ſemblable épreuve ?

C'eſt pourtant le traitement qui a été pratiqué dans la ville de Beauvais, envers ceux qui n'avoient que de légers accidens, & même envers d'autres qui n'avoient que de légeres incommodités, ſans aucun trait à la Maladie courante.

Il eſt étonnant qu'une pareille déraiſon ait paſſé du peuple à des gens raiſonnables, & l'ait emporté ſur les ſages avis de MM. les Médecins.

Un traitement auſſi funeſte, n'a eu d'autre fondement que de faire pouſſer au-dehors la cauſe de la Maladie, c'eſt-à-dire, ſelon le peuple, de forcer les ſueurs, & de rendre les éruptions encore plus conſidérables ; on a eu beau publier que celles qui ſont les plus néceſſaires, telles que celles de la petite vérole, ne ſe font jamais mieux qu'après avoir rabattu par les ſaignées, par les délayans convenables, la trop grande fougue du ſang, & après avoir évacué, quand on eſt aſſez heureux d'en avoir le temps, les humeurs dont les premieres voies ſont remplies ; qu'un traitement contraire rend les éruptions très-

difficiles ; qu'il en étoit de même dans cette Maladie ; avec cette différence, que les éruptions dans la petite vérole doivent prendre une route autre tournure, puisqu'elles doivent suppurer, au lieu que celles qui se font dans *la Suette* à des temps marqués, n'étant que la suite de la grande raréfaction du sang & de son mouvement extraordinaire, elles ne demandent pas la même considération, puisque non seulement elles ne suppurent point, mais encore parce que j'ai observé que la plupart de ceux qui ont été saignés abondamment dès le commencement & vuidés par l'émétique, guérissoient promptement & sans éruption ; c'est ce qu'on a eu beaucoup de peine à persuader dans le commencement.

Mais il seroit inutile d'insister davantage sur les abus d'un traitement aussi faux & aussi dangereux, qui avoit même donné tant de sécurité à la plupart des malades, qu'ils ne consultoient point les Médecins ; erreur qui avoit pris d'autant plus de crédit, que dans le commencement la Maladie n'avoit pas été aussi vive, & que le sang n'étoit pas encore troublé par une terreur devenue presque générale par la mort précipitée de quelques Malades, occasionnée par la confiance qu'ils avoient au mauvais régime dont on vient de parler, qui étoit uniforme pour lors & qui leur faisoit négliger les secours que les Médecins leur indiquoient, pour recourir à l'usage du vin, devenu plus pernicieux à mesure que la Maladie a attaqué avec plus de fureur.

Il faut espérer que les succès d'une pratique raisonnable rameneront les esprits, c'est pourquoi je passe à la méthode courte & facile qu'on doit employer dans le traitement des Malades.

Pour y parvenir, la Maladie appellée *Suette*, qui regne actuellement dans cette Ville, est du genre des fievres putrides, malignes & inflammatoires, à différens degrés, ce qui doit en établir deux classes principales.

Ceux qui sont attaqués d'une maniere moins vive, pour n'avoir point de fievre apparente, n'en méritent pas moins d'attention, parce que le sang est pour ainsi dire dans un engourdissement général, d'où il ne sort qu'au bout de quelques jours ; aussi a-t-on vu survenir vers le quatrieme & le sixieme des accidens funestes à ceux qu'on ne croyoit pas bien malades, ce qui fait que j'ai toujours pris les précautions relatives à la disposition inflammatoire du cerveau, d'où partent tous ces accidens inopinés, ainsi qu'il a été clairement démontré par l'ouverture de ceux

qui ſont morts de cette Maladie, n'ayant point trouvé d'autres parties affectées que celle-là.

On obſervera que les fievres les plus malignes ne ſe manifeſtent ſouvent dès les commencemens que par le ſeul abattement des forces, le pouls étant preſque dans l'état naturel, & la raiſon dans ſon entier, au point qu'on y eſt bien ſouvent trompé.

D'où peut venir en effet cet abattement des forces ſi conſidérable dès les premiers jours de la Maladie, ſi ce n'eſt de l'embarras qui menace le cerveau; cette partie ſi eſſentielle à la vie eſt d'une ſubſtance trop molle pour ne pas être la premiere aggravée, par l'épaiſſiſſement qui arrive au ſang, rendu tel par l'impreſſion de la cauſe générale. La dureté, la lourdeur & la plénitude du pouls ne prouvent que trop la difficulté avec laquelle ſe fait la circulation; le ſang ſéjournant trop par cette raiſon dans toutes les parties du corps, la partie ſéreuſe s'en ſépare: de là ces ſueurs énormes qui commencent, & accompagnent cette Maladie juſqu'à la fin, ſueurs toujours ſymptomatiques, qui ne doivent nullement ſuſpendre ni empêcher le traitement convenable, ſur-tout lorſqu'elles n'apportent pas de diminution dans les accidens.

J'ai cru cette obſervation néceſſaire. Je reviens à la maniere dont on doit traiter ceux ou celles en qui les accidens ne paroiſſent pas d'abord conſidérables; mais qui pouvant le devenir, demandent la précaution d'une ſaignée du bras & d'une ſaignée du pied le même jour; on doit les mettre à l'uſage d'une tiſane faite avec les racines de fraiſier, de chiendent & de regliſſe, de l'eau de poulet ou de petit lait bien clarifié, pour ceux qui ſeront en état de le faire; on ajoutera à toutes ces boiſſons, 20 ou 25 grains de nître purifié, ſi les urines ſont ardentes ou qu'elles paſſent difficilement. On doit recommander aux Malades de boire abondamment; on leur donnera très-peu de bouillon, c'eſt-à-dire, dans les premiers jours de ſix en ſix heures. On profitera du relâche qu'auront procuré les ſaignées qu'on fera en plus grand nombre, ſelon les accidens, pour les purger même dès le ſecond jour, s'il étoit poſſible, avec trois grains de tartre ſtibié, ſelon le Codex de Paris, & trois gros de ſel végetal ou de Glauber diſſous dans une pinte d'eau, qu'on fera boire aux Malades par verrées de demi-quart d'heure en demi quart-d'heure, juſqu'à ce que le vomiſſement ſurvienne; on en aidera l'action par une ample boiſſon d'eau chaude. Cette maniere de donner l'émétique a cela de

commode, qu'on peut en arrêter la trop grande activité lorſque l'évacuation paroît ſuffiſante, y ayant des tempéramens délicats à qui la moitié de la doſe ci-deſſus ſuffit.

A l'égard des femmes enceintes, on ſe contentera de les purger avec la caſſe ou les tamarins, la manne, & avec le ſel végetal.

On répétera deux ou trois fois les purgations de la maniere dont nous venons de parler pour les femmes groſſes & pour ceux d'un tempérament foible & délicat; on ſe ſervira de ſené pour ceux d'un tempérament plus robuſte.

Cette pratique, toute ſimple qu'elle eſt, ſuffira pour terminer heureuſement les Maladies de cette claſſe vers le neuvieme jour, quelquefois même plutôt. C'eſt à ceux qui conduiront les Malades à régler le temps où ils pourront paſſer aux nourritures ſolides; ce qui ne doit être pourtant qu'après que les Malades auront été ſuffiſamment purgés, & qu'on n'aura plus rien à craindre de ce côté-là.

Le vin, qui, ci-devant avoit ſervi de boiſſon ordinaire, ne doit abſolument être employé que dans les cas de foibleſſe qui peuvent ſurvenir.

Il reſte à parler des Malades qui ſont attaqués plus vivement, & dans leſquels la Maladie prend tout-à-fait un caractere de malignité.

La fievre ſe déclare chez eux avec une violence extrême, la face eſt enflammée, les yeux ſont étincelans, l'habitude du corps eſt rouge comme de l'écarlate, les forces ſont totalement abattues, les Malades ſont tourmentés d'envie de vomir & de douleurs de reins très-conſidérables; les ſueurs dans leſquelles ils ſont baignés, de même que les éruptions qui ſurviennent dans la ſuite, n'apportent aucun ſoulagement dans les accidens; elles ſont ſymptomatiques, & on ne doit y avoir aucun égard.

C'eſt dans ce cas où tout menace la vie du Malade du côté du cerveau, qu'il faut uſer de célérité dans le traitement, pour éviter, dans une partie ſi eſſentielle à la vie, la rupture des vaiſſeaux, qui en a fait périr pluſieurs, même dès le ſecond jour.

Dans cette vue on ſaignera abondamment les Malades, toujours du pied, & on réitérera cette ſaignée de deux en deux ou de trois en trois heures, ſelon la violence des accidens, juſqu'à 4, 5, 6 fois dans les premieres 24 heures, & l'on profitera de cette évacuation abondante de

ſang pour donner tout de ſuite quatre grains de tartre ſtibié avec une demi-once de ſel-végetal, diſſous dans une pinte d'eau, dans le même ordre & dans les mêmes intervalles qu'il a été dit ci-deſſus, en parlant des Malades de la premiere claſſe.

On recommandera une boiſſon abondante de tiſane comme ci-deſſus, avec l'addition du nître, s'il eſt néceſſaire; cette addition convenant toujours dans le cas où les urines ſont rouges & briquetées. Si la ſoif eſt ardente, de même que la chaleur de tout le corps, on délayera dans chaque pinte de tiſane une once de ſirop d'épine-vinette ou de limon; & pour les pauvres, on écraſera quelques grappes de groſeille en aſſez grande quantité pour que la tiſane ſoit aigrelette; on peut ſubſtituer au défaut du ſirop de limon quelques gouttes d'eſprit de ſoufre, juſqu'à un agréable acidité, dans une pinte d'eau, avec la quantité de ſucre néceſſaire; & comme il eſt eſſentiel d'entretenir le ventre libre, on donnera en outre dans les jours d'intervalle des purgations, qui doivent être réitérées de deux en deux jours, une pinte d'eau, *dans laquelle on dé*layera une cueillerée de miel commun, & on diſſoudra deux grains de tartre-émétique, dont on donnera un verre à boire de trois en trois heures aux Malades.

La purgation dont on ſe ſervira de deux en deux jours après la premiere évacuation procurée par l'émétique, doit être la même que celle dont nous avons parlé ci-deſſus, avec la caſſe, la manne & le ſel végetal, ou avec le ſené, &c. ſelon les tempéramens auxquels on aura à faire.

On doit revenir à la ſaignée dans quelque temps que ce ſoit de la Maladie, toutes les fois que la fievre & les accidens l'exigeront, ſans avoir égard aux ſueurs, quelques copieuſes qu'elles puiſſent être, ni aux éruptions, qui ne doivent jamais être regardées que comme ſymptomatiques: on aura recours aux véſicatoires dans les cas d'aſſoupiſſemens.

Le terme ordinaire des Maladies de cette derniere claſſe eſt de quatorze jours, quand on les traite ſuivant la maniere qui vient d'être indiquée, & dont le ſuccès a été toujours heureux.

On doit avoir une attention particuliere à ne point laiſſer, comme on a fait, les Malades dans leurs mêmes linges, pourris de ſueurs pendant tout le cours de leur maladie; ils ne doivent être couverts que modérément; on doit ouvrir quelquefois leurs fenêtres, ſur-tout dans les beaux jours, pour renouveller l'air de leur chambre, &

les tenir les plus propres que l'on pourra; on doit y faire brûler sur une pêle rougie au feu, de temps en temps, un peu de vinaigre ou du sucre en poudre, pour ôter la mauvaise odeur, sur-tout chez les pauvres, logés fort étroitement & mal-proprement.

A l'égard de ceux qui ont été attaqués de la Maladie, & qui y ont résisté par la force de leur tempérament, il est à propos de les avertir qu'ils ne doivent point se négliger & s'endormir sur leur convalescence; ils en doivent sentir eux-mêmes la nécessité par la peine qu'ils ont à se remettre : ils sont menacés de rechûtes, ou de tomber dans des maladies de langueur, dans des affections scorbutiques, ou dans quelque hidropisie, suite ordinaire de l'épuisement & de l'appauvrissement du sang; ils ont besoin de s'humecter pendant huit ou dix jours plus ou moins par des tisanes légerement apéritives & adoucissantes, faites avec les racines de fraisier, de chiendent, d'aigremoine, de bardane, d'éringium, ou cardon roulant, l'orge entier ou mondé, auxquels on ajoutera les plantes molles, telle que la bourache, la poirée, la buglose, le capillaire, la scolopendre, & le cresson de fontaine, selon l'état actuel, où MM. les Médecins trouveront les Malades, auxquels ils en recommanderont une ample boisson pour les disposer à se purger, ne l'ayant pas été pendant le cours de leur Maladie.

On tiendra aussi la main à ce que les Médecins & Chirurgiens soient avertis dès les premiers instans de la Maladie, pour ne pas laisser davantage le Peuple maître d'étouffer leurs parens & leurs amis, par un traitement aussi peu raisonnable que celui qu'on a mis en usage jusqu'à présent, auquel on a été trompé, parce que plusieurs qui ont été attaqués de cette maladie fort légerement, s'en sont tirés sans autre secours que celui que la nature leur a procuré par des sueurs, des hémorragies hémorroïdales & autres, & par des cours de ventre spontanés qui ont été véritablement critiques en ces cas là.

Le succès d'une pratique plus convenable, telle qu'elle vient d'être indiquée, & dont la prévention empêchoit l'usage; les soins paternels de M. l'Evêque de Beauvais, qui se rendit dans la Ville aussi-tôt qu'il apprit les progrès de la Maladie; les attentions de M. l'Intendant, qui voulut par lui-même en connoître l'état, & les secours dont la Ville pouvoit avoir besoin, acheverent de rétablir le calme dans tout son entier.

BOYER, *Méd. ord. du Roi.*